

dra qu'il soit. Rien de plus faible que l'homme qui dit, "c'est impossible;" rien de plus fort que celui qui dit, "je veux."

Si l'on voulait juger de l'état présent de l'agriculture dans le Bas-Canada d'après l'aisance avec laquelle vivent la majorité de nos agriculteurs, et surtout par la comparaison des produits avec le produit des autres pays, particulièrement des pays européens, eu égard à la population, on serait tenté de prendre l'agriculture pour beaucoup plus avancée qu'elle n'est effectivement. En France, la production ne donne en valeur que pour 75 francs de céréale à chaque individu, tandis qu'en Canada elle donne au-delà de 90 francs à chaque individu. En Angleterre, le pays du monde où les troupeaux sont les plus nombreux, il ne s'y trouve, d'après M. Rubiehon, que 13,503 têtes d'animaux par mille familles agricoles, tandis qu'en Canada chaque mille familles d'agriculteurs possédaient au-delà de 18,000 têtes en 1845. En 1831, dans le Bas-Canada, alors que la mouche ne nous visitait pas, la récolte de blé donnait 6.65 minots par habitant, tandis qu'elle ne donnait que 6.62 par habitant dans le Haut-Canada en 1842, et seulement 4.96 dans les États-Unis en 1840. Mais ceci est dû à des causes circonstancielles bien différentes, et parmi lesquelles la superficie relative de la terre cultivée comparée au chiffre de la population agricole est le principal pour ce qui tient aux contrées de l'Europe.

"La capacité productive du sol étant connue," disait M. Johnston, dans le passage cité plus haut, "la production actuelle est la mesure de l'avancement actuel de l'agriculture pratique." Votre comité, en l'absence de statistiques propres à déterminer la capacité productive du sol, admet ce qui est l'opinion générale, que le sol ne produit certes pas ce que l'on a droit d'en attendre, vu sa qualité.

Votre comité réfère en cela aux lettres attachées à ce rapport, et surtout à la lettre de M. William Patton, de St. Thomas, qui détaille le produit de 50 arpents de terre cultivés sous ses soins, et ajoute: "Je ne fais mention de ce résultat que dans le but de prouver que notre sol peut produire autant qu'aucun autre sur le continent, pourvu qu'il soit bien cultivé." "Généralement," dit le major Campbell, dans sa réponse au comité, "la terre ne produit guère plus que le quart de ce qu'elle produirait si on introduisait un meilleur système de culture."

"L'état présent de l'agriculture dans les townships," dit M. Gustin, "est généralement déplorable, surtout parmi la classe des agriculteurs dont l'existence dépend immédiatement et uniquement du travail des champs."

La principale cause qui a amené cet état de choses est, sans nul doute, celle qui est exprimée dans la lettre de Messire Desaulniers, du collège de St. Hyacinthe. "Jusqu'à nos jours," dit le savant professeur, "la population agricole du pays a exercé son industrie sur des terres nouvellement défrichées, toutes couvertes et enrichies de la matière végétale des forêts, et par conséquent douces d'une fécondité longuement durable acquise par des siècles de repos." Il n'y a pas, en effet, l'ombre du doute que l'étonnante fertilité du sol a produit chez nous le mal actuel; chez nous la pauvreté est venue de la trop grande abondance; mais d'un autre côté, les leçons de l'adversité tourneront à notre avantage; l'expérience achetée si chère ne sera pas de sitôt oubliée. "Déjà," comme le remarque avec justice Messire Delâge, de l'Islet, "on commence à s'appercevoir que le malheur nous a instruits, et que depuis les mauvaises années, l'agriculture a fait des progrès remarquables."

On a souvent reproché avec amertume à la population agricole du Bas-Canada de ne pas avoir adopté plus tôt un bon système de culture, et en ce faisant, on a souvent exagéré les défauts du système actuel sous certains rapports, et dans tous les cas, on a perdu de vue la position toute particulière de la population du Bas-Canada, comparée à celle des pays de l'Europe et du nord de l'Amérique. En Europe, il n'y a pas bien des siècles que l'agriculture a pris la place qu'elle occupe aujourd'hui, et comme science et comme industrie; et à l'heure qu'il est, beaucoup de pays européens ne sont guère mieux, si pas plus mal situés que le Bas-Canada sous ce rapport; dans les contrées où l'agriculture a fait des progrès dont les amis de l'humanité ne peuvent trop se réjouir, cela est dû à un état de société plus ancien, et par-dessus tout, à la nécessité, mère de toute industrie. Dans les autres parties de l'Amérique du Nord, l'importation des connaissances pratiques et des capitaux étrangers ont fait que là s'est établi un état de choses qui, par la position toute particulière du Bas-Canada, n'a pu avoir lieu, du moins pour la grande